

SAINT-EUGENE mon village

Oran a vécu blottie près du port pendant des siècles.

A ce moment-là, c'était une petite ville très active, ayant un passé historique que lui enviaient d'autres capitales de province.

Grâce aux bienfaits de la colonisation française, Oran a grandi ; elle a grimpé sur les collines et les plateaux environnants et là, s'est entourée de remparts pour se protéger.

Mais elle a continué de grandir et prospérer, et finalement elle a éclaté dans tous les sens.

C'est ainsi qu'est né, à l'Est, un grand quartier populaire qui est devenu « Saint-Eugène ».

Les anciens se souviennent des premières installations, et surtout du vieux moulin à vent qu'on rencontrait en franchissant les portes de la ville.

D'ailleurs, cela s'appelait à l'époque « A ma nouvelle Campagne ».

Saint-Eugène a une situation géographique excellente et, en été, l'air marin y rend très agréable le séjour.

Ce quartier, traversé en son milieu par la route Oran-Mostaganem, est limité par le Boulevard de 40-Mètres, Bel-Air, Gambetta, Carteaux, Delmonte. Le boulevard Froment-Coste lui donne accès vers le port. Le boulevard Vauchez vers Delmonte. La rue Mirauchaux vers le centre-ville. Et, par les nouveaux quartiers de l'Hippodrome et des « Castors » avec tout un réseau moderne de routes, s'ouvrent les accès vers l'extérieur.

L'avenue de Saint-Eugène est l'épine dorsale de cet ensemble et, depuis le moulin Lanoé jusqu'au rond-point de Dar-Beïda, elle dessert toutes les rues latérales, en passant par la place de Saint-Eugène, l'ancien vélodrome, et les « Pierres de Marbre » où l'on usait les fonds de culotte à faire des glissades.

Pendant de nombreuses années, ce faubourg est resté un village. Avec sa place rectangulaire, son marché couvert, sa vieille église, son vieux curé, le Père Galland, qui a baptisé, marié et enterré tant et tant de Saint-Eugénois. Une pensée aussi pour l'école Edgard-Quinet et tous ses instituteurs, parmi lesquels M. Poupard est resté une figure légendaire. Il y a même eu le garde champêtre « Boudali » que les enfants espiègles craignaient et respectaient.

Je me souviens du temps où les rues n'étaient pas asphaltées et ne deviennent le domaine de l'automobile, la volaille des basse-cours errait librement dans la poussière des chemins, et l'hiver, pour circuler, il fallait patauger dans la boue.

Qui ne se souvient aussi des interminables parties de billes et de toupies au milieu de la chaussée... Lorsque la vieille voiture à chevaux du boulanger, du marchand d'eau douce, ou du marchand de luzerne, arrivait, elle faisait un détour pour ne pas déranger les joueurs.

Le 14-Juillet et à la Fête patronale, la fanfare emplissait nos rues de flons-flons altiers et s'arrêtait à la porte de celui qui avait été le plus généreux au moment de la collecte.

Une vieille coutume de village était aussi de « faire le Boulevard ».

« Faire le Boulevard », cela voulait dire arpenter en allure de promenade toute l'avenue de Saint-Eugène, d'un bout à l'autre, en empiétant jusqu'au milieu de la chaussée.

Le vieux tramway N° 5 devait agiter sans arrêt sa cloche pour se frayer un passage.

Il y avait à Oran trois boulevards renommés qui étaient la terreur des wattmen : celui de la rue d'Arzew, celui de la place de la République et celui de Saint-Eugène.

Inutile de dire que toute la jeunesse se faisait une joie de se rencontrer et se croiser sur les vieux pavés.

Tout cela a ensuite disparu : les pavés, le tramway, et même la coutume de la promenade du soir.

Mais ce qui est demeuré, c'est la coutume de la tournée des nombreux cafés où les « kémias » et les marchands de brochettes attiraient des familles entières.

Puis la soirée se terminait dans l'un des trois cinémas du quartier : l'Olympia, l'Eden, l'Alcazar, qui diffusaient, pour nous attirer, les disques à la mode.

Saint-Eugène, c'était aussi la J.S.S.E., grand club omnisports qui a grandi en même temps que le faubourg, et qui, de petite équipe de football des années 1920, était devenue l'une des équipes de l'élite algérienne, en disputant le championnat de France amateurs.

Toutes les sections de la J.S.S.E. ont représenté la vitalité de sa jeunesse dans toutes les disciplines. Aussi, tout Saint-Eugénois était supporter de sa J.S.S.E. D'ailleurs, le dimanche soir, lorsque les résultats sportifs avaient été bons, tous les bars regorgeaient de monde, et les matches étaient commentés avec passion sinon avec compétence. Mais si le sort avait été contraire, l'Avenue était déserte et une grande tristesse régnait dans tous les cœurs.

C'est tout cela qui fait l'amour du coin que l'on habite.

Ces dernières années, Saint-Eugène s'était transformé en une ville moderne. Des constructions ultra-modernes ont occupé tous les terrains vagues, la population avait quintuplé, des grands magasins et des banques s'étaient installés ; tous les commerçants avaient embelli leurs façades, le stade avait vu améliorer ses installations.

Aux entrepreneurs de transports, et aux tonneliers qui étaient la base de l'activité de ce faubourg, sont venus s'ajouter des commerces et des petites industries très prospères, et le niveau de vie des populations avait considérablement augmenté.

Voilà la dernière image que nous gardons de Saint-Eugène (de cette année 1962), qu'il a fallu abandonner à son triste sort.

Car, de tout cela, il ne reste plus que des rues sans âme, et le souvenir vivace au cœur des Saint-Eugénois.

Oscar SEMPÉRÉ.